

porteraient à croire, qu'il y en a beaucoup d'autres, qu'on ne connaît pas, et qui peuvent être remplies d'un air qui cherche à se faire jour. Près de l'église de St. Paul, il y a dans le ruisseau dit St. Pierre, qui est guéable en tout tems de l'été, un abîme rempli d'eau, dont on n'a encore pu trouver le fond.

La Minerve.

ETAT DE L'IRLANDE.

Pour tout juge impartial, la source des souffrances de l'Irlande, c'est la conquête, c'est l'oppression. Les habitans de ce beau pays ne sont ni moins actifs ni moins intelligents que ceux de l'Angleterre. Pourquoi donc seraient-ils tombés aussi bas, quand leurs voisins s'élevaient au sommet de la civilisation ? Pour les asservir, on s'est efforcé de les dégrader. Tout bien-être, toute ambition, tout espoir leur ont été interdits. Irrévocablement enchaînés à leur condition, on leur a défendu de regarder au-dessus d'eux ; on a étouffé dans leurs âmes tous germes d'intelligence et de perfectionnement. La vie, une vie physique, animale, voila tout ce qu'on leur a laissé ; et maintenant on leur demande de la prudence ! De la prudence à des esclaves !

Il est vrai que ces esclaves commencent à s'émanciper : il en est peu qui ne sachent lire et écrire. Mais si leur intelligence s'éveille, c'est pour compter avec leurs maîtres ; et l'Angleterre doit craindre leurs lumières plus encore que leur ignorance. On s'étonne qu'ils se passionnent pour des droits politiques ; je m'étonnerais qu'ils y restassent indifférents. Ces droits, c'est comme nation, c'est comme secte religieuse, qu'on les en dépouille. Or l'homme n'est point un être isolé ; il appartient à une famille, à une religion, à un pays, et il sent à tous ces titres. Autour du foyer qu'une tourbière voisine entretient à peu de frais, le paysan cause des malheurs de l'Irlande, de la dureté de son seigneur, de l'avidité du prêtre protestant, des rigueurs du code pénal, du dernier discours d'O'CONNELL ou de SHIEL ; et si la faim le presse, il croit, en s'armant, faire la guerre à ses oppresseurs et venger son pays. En vain ses maîtres viendraient-ils lui dire que l'émancipation n'est rien pour lui. Qui croira-t-il de ceux qui l'oppriment ou de ceux qui le consolent, de ses vainqueurs ou de ses compatriotes, de ceux qui prient au même autel ou de ceux qui professent une religion ennemie ? Les droits qu'il reclame sont-ils d'ailleurs si peu importants ? N'est-ce rien d'être jugé par ses pairs, et d'envoyer au parlement qui l'on croit le plus digne ? Mais s'agit-il du privi-